

Karin Brunk Holmqvist

APHRODITE ET VIEILLES DENTELLES

Traduit du suédois par Carine Bruy

**MIROBOLE
ÉDITIONS**



Chapitre 1

Le grincement de la banquette gigogne dans la cuisine lançait le top départ d'une nouvelle journée. Elida Svensson venait de refermer le tiroir, à 07 h 10 précises, comme tous les matins.

Elida était l'aînée des deux sœurs. Elle fêterait ses 79 ans à l'automne. Tilda n'avait que 72 ans, mais paraissait plus vieille. Elles avaient toutes les deux vu le jour dans cette maison, pas sur la banquette, mais dans le grand lit en fer forgé noir dans la chambre de leurs parents. Cette pièce était d'ailleurs restée intacte depuis : le lit en fer forgé, comme mentionné, avec ses boules en laiton, et la grande courtepointe en patchwork réalisé à partir d'anciens vêtements. Cet ouvrage fascinait Tilda et Elida lorsqu'elles étaient petites et il leur arrivait encore parfois de s'allonger dessus pour se remémorer leurs souvenirs d'antan.

— Ça, c'était mon gilet, disait Tilda en désignant un carré rose bonbon.

— Et là, le cache-nez de grand-père, répondait Elida.

Chaque carré, chaque couleur, possédait sa propre histoire.

Parfois, quand leur père, le forgeron Svensson, avait un petit coup dans le nez, il se servait de ce dessus de lit comme d'un livre d'histoires.

— Aujourd'hui, nous allons nous intéresser à la rangée du bord, annonçait-il avant de conter l'origine des vêtements constituant chacun des carrés. Il veillait cependant à ne jamais dévoiler les mystères de plus d'une rangée à la fois :

— Demain, nous parlerons de la suivante.

Oui, c'était vraiment une courtepointe extraordinaire.

Les demoiselles avaient donc décidé de conserver cette chambre en l'état après le décès de leurs parents. Elles entraient rarement dans la pièce, qui restait juste là, telle une grotte sombre et humide au cœur de la maison. Les sœurs Svensson n'y allumaient jamais le feu, estimant un tel luxe inutile dans la mesure où plus personne ne l'occupait. Deux chevets encadraient le lit, surmontés d'un plateau de marbre et munis d'un tiroir, ainsi qu'un pot de chambre sous l'un d'eux. De fait, même ce récipient en porcelaine rose au bord ébréché était resté à sa place. La toilette trônait dans le coin, comme de tout temps. La vasque et le broc, ornés d'un motif identique, étaient en porcelaine de Rörstrand. Le porte-savon était d'une autre manufacture, mais également en porcelaine. Le savon, lui aussi, était encore là, cassé d'accord, mais là tout de même !

Pour le reste, hormis deux imposants portraits d'ancêtres sur le mur et l'incontournable odeur d'humidité et de renfermé, la pièce ne contenait rien. Les demoiselles Svensson ne voyaient pas la nouveauté d'un très bon œil.

Les sœurs avaient grandi dans des conditions modestes. Leur père, le forgeron, avait certes trimé toute sa vie, mais la famille n'avait jamais disposé que du strict nécessaire. Elna, l'épouse du forgeron, avait élevé Tilda, Elida et Rutger, leur frère cadet, que leur père qualifiait toujours sur le ton de la plaisanterie de « trésor inespéré » car il avait dix ans de moins que Tilda. Leur foyer n'avait en revanche jamais manqué d'amour, ce qui expliquait peut-être que Tilda et Elida y soient restées bien trop longtemps. Si longtemps qu'elles avaient anéanti leurs chances sur le marché du mariage, comme on disait en souriant au village. Pourtant elles n'étaient pas laides et avaient même fait l'objet de quelques demandes en mariage dans leur jeunesse. Par ailleurs, elles avaient évidemment ressenti l'appel de la chair à de nombreuses occasions, appel qu'elles avaient réprimé en travaillant dur ou, à la faveur de l'obscurité nocturne, en explorant leur corps pour finalement découvrir la source de cette sensation brûlante et l'apaiser, toujours emplies de remords et de la crainte d'une punition divine. Mais le châtement ne pouvait être pire que le désir et les deux demoiselles, chacune dans son lit, avaient donc pris l'habitude d'éteindre ce feu qui leur semblait parfois insupportable.

Rutger avait déménagé en ville alors qu'il était encore jeune homme et était sans doute assez satisfait de voir ses sœurs prendre soin de leurs parents âgés. Bien sûr, Elida avait aidé chez l'épicier les jours d'affluence et Tilda avait prêté main-forte en tant que cuisinière lorsque des fêtes étaient organisées au village, mais en dehors de ça, elles étaient restées chez leurs parents. Tous deux avaient poussé leur dernier soupir dans le grand lit en fer forgé, celui-là même où leurs trois enfants avaient vu le jour dans la souffrance, et tous ces événements s'étaient déroulés sous l'œil vigilant du couvre-lit en patchwork avec ses histoires.

Depuis plusieurs années, Tilda et Elida vivaient seules dans la maison. L'une comme l'autre touchaient une pension d'État et elles ne manquaient de rien, mais la maison demeurait inchangée, avec ses feux à bois, ses toilettes à l'extérieur et le puits au fond du jardin. Les informations relatives aux différents types de comptes d'épargne n'étaient jamais parvenues jusqu'à la maison sise 13/83 Borrby. Non pas que les sœurs n'économisaient pas, bien au contraire, mais elles le faisaient à leur manière : Elida dans la bouilloire en cuivre de la cuisine et Tilda dans un coffret en bois de la remise à outils. Elles éprouaient une certaine satisfaction à voir les liasses de billets s'épaissir, mais il ne leur serait jamais venu à l'esprit d'en dépenser une partie pour faciliter leur quotidien.

Dans la cuisine, il faisait toujours bon. La chaleur produite par le fourneau AGA semblait emplir le moindre recoin, se faufilant le long du carrelage, s'immisçant dans chacune des boucles de la lirette faite maison pour s'élever enfin vers l'attrape-mouches, ce ruban marron gluant qui oscillait légèrement sous l'air chaud et où les insectes livraient un combat désespéré contre la mort. Comme la cuisine était la pièce la mieux chauffée, les sœurs Svensson y dormaient. Elida sur la banquette, parce qu'elle était l'aînée ; Tilda dans le tiroir amovible plus court et moins confortable. Pourtant, Tilda avait beau être la plus jeune, ses articulations souffraient davantage de l'arthrite et ses mains et ses doigts évoquaient les rameaux rabougris d'un pin battu par le vent. Tilda avait donc le plus grand mal à s'extirper de la couchette, mais comme les sœurs étaient fermement opposées à tout changement, c'était quand même Tilda qui, chaque soir, à 21 h 10 précises, se glissait dans le compartiment qui formait le socle de la banquette dans la journée.

Les demoiselles Svensson se couchaient tous les soirs à la même heure, été ou hiver, semaine ou week-end, et à 7 h 10 tapantes du matin, le grincement de la couchette se faisait entendre quand, après avoir fait le lit avec le plus grand soin, Tilda refermait le tiroir de la banquette.

Chapitre 2

Les demoiselles Svensson avaient de plus en plus de mal à s'acquitter des tâches quotidiennes. Elles coupaient du bois, nettoyaient les feux, cultivaient le potager et faisaient parfois des confitures.

L'appel de la chair avait disparu peu à peu ; il n'y avait plus de sensation brûlante à apaiser tard le soir sur la banquette. Dieu avait sans doute pardonné depuis longtemps, se consolait Tilda lorsque la douleur la gagnait et qu'elle redoutait de mourir et d'avoir bientôt à regarder le Seigneur dans les yeux. En réalité et même si elle n'osait pas se l'avouer, les moments de désir sous sa vieille couverture en laine lui manquaient. Mais elle voulait monter au ciel aussi pure et innocente que lors de sa naissance dans le lit en fer forgé noir.

— Le café est prêt, lança Tilda.

En fait, cet appel n'était pas nécessaire, car Elida savait que le petit déjeuner était servi à l'instant précis où elle repliait le tiroir de la banquette.

— La confiture de rhubarbe est une réussite cette année, déclara Tilda.

— Un peu trop sucrée, ajouta Elida, comme tous les matins.

Au fond, il faut bien l'avouer, aucune parole n'était nécessaire, car elles savaient déjà tout ça, mais les deux sœurs craignaient le silence et elles répétaient donc la même chose tous les jours, année après année, à mesure que le manque de nouveaux sujets de conversation se faisait plus prégnant.

Elida lisait le journal la première. Il en avait toujours été ainsi. Elles avaient beau être économes, elles voulaient néanmoins se tenir au courant de ce qui se passait. Elles n'étaient pas stupides. Dieu les avait dotées d'une tête bien faite et elles seraient sans doute allées loin, si on les avait laissées poursuivre leurs études. Au final, c'était Rutger qui avait pu le faire. Après tout, c'était un garçon et il aurait peut-être à nourrir une famille. Petit à petit, il était devenu journaliste, avait épousé une orthophoniste et le couple avait eu trois enfants.

Il rendait rarement visite à ses sœurs, mais cela arrivait parfois l'été. Elida se sentait encore rougir de honte lorsqu'elle se remémorait le jour où elle avait demandé à Marianne, la femme de Rutger, si une orthophoniste s'occupait de vérifier l'orthographe. Non, Elida n'était pas idiote, mais certains aspects du monde moderne lui échappaient.

Ce matin-là, Elida s'attarda beaucoup plus longtemps que d'habitude sur la page des informations locales et Tilda comprit qu'il se passait quelque chose de particulier. Car même le temps consacré à chaque page ne variait jamais, et tout changement faisait réagir Tilda.

— Quelque chose de notable, chérie ?

— La rubrique immobilière dit que la maison de Lantz a été vendue.

Lantz avait été le voisin de la famille Svensson durant de nombreuses années. Il était mort le jour où l'alouette avait fait son retour, le 14 avril. Tilda et Elida s'étaient

demandé ce qu'il adviendrait de sa propriété et avaient deviné que comme tant d'autres maisons du village, elle serait cédée à quelque estivant venu de la ville. Bingo, le couple d'acquéreurs était des citoyens, et soudain l'angoisse surgissait dans la petite cuisine et la routine quotidienne s'en trouvait bouleversée : il était déjà 7 h 40, or le petit déjeuner s'achevait normalement à 7 h 30 précises.

Le puits des sœurs Svensson était situé à l'écart, si bien qu'elles devaient traverser une partie du terrain de Lantz pour aller chercher de l'eau. Il y avait certes eu un document attestant l'existence de cette servitude, mais il avait brûlé de nombreuses années auparavant lorsqu'un court-circuit avait déclenché un incendie sur le bureau du forgeron Svensson. Comme Lantz était un bon ami de la famille, personne ne s'était préoccupé de la disparition de ce document, puisqu'on pouvait aller chercher son eau qu'il existe ou pas.

Lantz avait un fils dont Tilda et Elida s'étaient toutes les deux entichées, de sorte qu'à l'époque elles allaient plus que volontiers chercher de l'eau fraîche. Désormais elles le faisaient par nécessité, point final. Mais toutes deux se souvenaient de ce temps et l'une comme l'autre avaient plus d'une fois pensé au fils de Lantz lorsque leurs mains se faufilaient sous la couverture la nuit.

— Et si nous n'avons plus accès au puits ? demanda Tilda, contrariée.

— Il n'y a pas de raison, répondit Elida sur un ton rassurant, mais son regard fuyant révélait qu'elle aussi s'inquiétait pour l'avenir.

Tilda resta longtemps assise près du puits ce jour-là. Le couvercle de bois lui parut plus lourd que d'habitude et lorsqu'elle lâcha le seau, il refusa de couler pour se remplir d'eau. Il rebondissait sur la surface, comme par pur esprit de contradiction. Tilda dut le lancer plusieurs fois avant qu'il ne finisse par s'incliner et couler. Ces dernières années, la plus grande partie du liquide s'échappait du seau avant qu'il n'atteigne la margelle. Tilda ne s'en inquiétait pas outre mesure, car leurs besoins en eau diminuaient sans cesse.

Ce soir-là, après avoir remonté le seau et l'avoir vidé dans sa bassine émaillée jaune au liseré bleu, elle laissa le couvercle retomber en claquant, pas avec précaution comme les autres jours, et le bruit lui parut agréable, comme s'il étouffait sa peur.

Contrairement à son habitude, elle ne retourna pas tout de suite à la maison, mais s'assit sur le couvercle. Elle songea à Lantz, à Erik, son fils, et à tous les étés qu'ils avaient passés ensemble. Elle regretta presque de ne pas l'avoir fait cette fois-là avec Erik. Cette nuit d'été où, fou de désir, il avait voulu s'unir à elle à même la table de jardin blanche sous la tonnelle. Dieu lui aurait sans doute pardonné cela aussi, songea Tilda avant de se rendre compte qu'il était trop tard désormais. Erik était mort et elle-même n'était plus qu'une vieille fille desséchée – pourtant, alors qu'elle se remémorait cet épisode sous la tonnelle, elle eut l'impression qu'il restait encore un peu de vie sous sa combinaison. Tilda décréta sur-le-champ que l'élastique de sa combinaison devait être trop serré. Elle s'attarda encore quelques instants pour voir si la sensation revenait, mais ce ne fut pas le cas, ce qui la peina.

Chapitre 3

Les jours suivants, les sœurs se gardèrent de mentionner la maison de Lantz, mais l'inquiétude les rongait, silencieusement, et les deux demoiselles se tournaient et se retournaient dans la banquette de la cuisine bien plus longtemps qu'à leur habitude avant qu'un sommeil libérateur n'alourdisse leurs membres et ne découvre leurs gencives sans dents dans la clarté lunaire perçant par la fenêtre à croisillons. La chaleur du fourneau AGA irradiait encore la pièce et deux paires de pantoufles éculées attendaient au bord de la banquette que de longs pieds fins et blancs les remplissent de nouveau à 07 h 10 et que leurs oignons reprennent leur place dans les empreintes modelées dans le feutre.

Lorsque le camion de déménagement s'immobilisa devant la maison de Lantz, ni l'une ni l'autre des demoiselles ne voulut montrer son intérêt. La curiosité, disait le forgeron Svensson, était un vilain péché. Mais tout à coup, Tilda et Elida se retrouvèrent près de la haie, dans la même plate-bande, chacune munie d'une binette, à l'endroit où les rigueurs de l'hiver avaient un peu dénudé les troènes et dégagé la vue. Elles étaient si proches l'une de l'autre que les houes s'entrechoquèrent et firent jaillir une petite étincelle. Tilda porta la main à son cœur. C'était une manie qu'elle avait depuis de nombreuses années et à laquelle elle recourait dans les situations embarrassantes : sa sœur s'inquiétait chaque fois que Tilda avait un malaise et toute son attention se concentrait alors sur elle, ce qui désamorçait toute situation gênante.

— Assieds-toi là, lui intima Elida en avançant un tabouret proche de la haie et dont les sœurs se servaient lorsqu'elles cueillaient des baies.

— Ça me lance dans le bras gauche... gémit Tilda, qui avait lu dans une brochure médicale que c'était ce qui se produisait lorsque les choses allaient vraiment mal.

Cependant, Elida ne parvint pas vraiment à se concentrer sur sa sœur, car son regard retournait sans cesse de l'autre côté des troènes pour voir ce qui se tramait dans la maison de Lantz.

— Jusqu'au bout des doigts, ajouta Tilda qui éprouvait l'impression soudaine de réellement avoir cette sensation et prit peur à l'idée de mourir sans avoir le temps de faire autre chose de sa vie. On aurait dit qu'elle avait deviné que la vie lui réservait encore des surprises et elle décida alors de repousser l'heure de son trépas.

— Il a belle allure, notre nouveau voisin, commenta Elida tandis qu'elles trempaient leurs biscottes dans leur café du soir.

— Tu crois qu'il est célibataire ? s'enquit Tilda. Après tout, nous n'avons vu personne d'autre.

— Ils vont arriver après, répondit Elida. C'est toujours comme ça avec les femmes de la ville. Oui, quand les meubles sont en place et que le terrain a été nettoyé.

— Il a l'air d'un homme marié, convint Tilda en aspirant la biscotte imbibée de café entre ses gencives dénudées.

En effet, leurs dents atterriçaient dans le verre à 20 h 15, lorsqu'elles faisaient leurs préparatifs de coucher. Elles estimaient toutes les deux que sucer les biscottes ramollies par le café était agréable et procurait d'agréables titillations.

En réalité, elles n'appréciaient guère leurs dentiers, mais elles aimaient en disposer pour manger leur steak du dimanche. Et puis, elles s'accordaient à dire que c'eût été jeter de l'argent par les fenêtres que de les laisser dans le verre le reste de la semaine. Aussi les portaient-elles avec abnégation – sauf pour le café du soir. Là, elles éprouvaient un plaisir presque coupable, oui, presque comme si elles se trouvaient dévêtues, et il arrivait que Tilda lance un regard furtif vers le verre posé sur le fourneau.

Bon, vous pouvez bien rester là, de toute façon nous n'avons pas besoin de vous, se dit Tilda ce soir-là. Si vous ne représentiez pas un tel investissement, vous pourriez bien y rester en permanence, conclut-elle tandis que le dernier morceau de biscotte glissait lentement dans sa gorge.

Chapitre 4

La petite bourgade de Borrby comptait environ mille résidents permanents, mais l'été, sa population augmentait sensiblement. Les vacanciers appréciaient la tranquillité de la campagne, les champs qui s'étendaient à perte de vue et la vieille boutique où des chapelets de saucisses côtoyaient les sabots accrochés aux poutres du plafond. La poste était fermée depuis plusieurs années, mais on avait désormais un facteur et le courrier arrivait directement sur la table de la cuisine, ce qui n'était certainement pas pire, bien au contraire. La localité disposait également de services sociaux, en la personne de ce même facteur. Les services sociaux avaient en effet passé un accord avec la poste pour que ses employés passent dans toutes les habitations, même lorsqu'il n'y avait pas de courrier. Elida avait lu dans le journal que c'était parce que la commune avait la responsabilité ultime de ses habitants. Personne ne devait rester par terre avec une jambe cassée ou une hémorragie cérébrale et se décomposer sur place.

Oui, on disposait de tout ce dont on avait besoin à Borrby. Enfin non, il n'y avait pas de magasin vendant de l'alcool, mais cela ne manquait guère aux sœurs Svensson. Elles achetaient une bouteille de sherry pour Noël et elles gardaient toujours une flasque de vin cuit au fond du vieux placard dans le coin de la cuisine. C'était surtout par mesure de sécurité, au cas où elles seraient enrhumées ou malades, mais elles ne l'étaient jamais, et l'impossibilité d'acheter des spiritueux ne les dérangeait donc pas.

Un été, Rutger avait concocté du vin dans le lavoir. Il y avait installé une grande cuve en inox avec des tuyaux et des câbles, dont certains émergeaient du dispositif tandis qu'une autre partie contenait de l'eau. Il avait également acheté du charbon et s'était moqué de Tilda et d'Elida lorsqu'elles lui avaient dit que le feu de bois était plus propre, et puis, le charbon sentait si mauvais à l'extérieur. Mais Rutger paraissait si content lorsqu'il émergeait du lavoir à la fin de la journée que cette odeur était sans doute normale. Rutger n'avait jamais offert de vin à ses sœurs. Il avait affirmé qu'il fallait d'abord le laisser décanter, puis il avait emporté toutes les bouteilles chez lui, en ville. Elida avait trouvé ça bizarre que le breuvage soit aussi raffiné et pâle. Elle songeait au vin de communion qui était rouge et charpenté. Rutger s'était singulièrement irrité lorsqu'elles l'avaient questionné au sujet du breuvage et les sœurs avaient donc décidé de se taire. Après tout, elles avaient leur sherry et leur vin cuit, et n'avaient rien besoin d'autre. La cuve en inox était restée dans le lavoir.

— Nous avons si peu de place en ville, avait expliqué Rutger.

Elles l'avaient cru, même si elles ne lui avaient jamais rendu visite, et le dispositif était donc resté là. L'odeur aussi s'était attardée longtemps, mais lorsque les tempêtes automnales s'étaient immiscées par les fenêtres mal isolées, elles avaient comme chassé les derniers effluves de l'été. À Noël, elles avaient enfin pu goûter le vin de Rutger : le facteur leur avait apporté un paquet envoyé par leur frère et sa famille. Mais Tilda avait déclaré que Rutger devait y avoir ajouté quelque chose, car le breuvage était désormais jaune pâle. Et puis, il avait acheté des étiquettes qu'il avait collées sur les bouteilles. Et même un bouchon comme ceux qu'elles avaient vus sur les bouteilles vendues dans le

commerce. Ah oui, Rutger s'y connaît vraiment, avait commenté Tilda, mais c'est vrai qu'il vit en ville.

À Borby, on ne s'attachait pas vraiment aux préciosités. On préférait ce qui était simple, ce dont on avait l'habitude. Pour autant, on aimait observer les modernités des vacanciers. Il avait beau y avoir des fourneaux dans les habitations, les estivants en achetaient des petits, avec ou sans cheminée, et faisaient griller des saucisses dans leur jardin dès que le temps le permettait.

Un soir, alors qu'elles se rendaient aux vêpres, Tilda et Elida étaient passées devant la maison du Stockholmois, comme on l'appelait désormais. Le Stockholmois faisait griller ses saucisses dans son jardin et sur la table, les sœurs avaient aperçu une bouteille similaire à celle que Rutger leur avait offerte pour Noël. Tilda avait songé à lui demander s'il connaissait leur frère, mais comme elle n'était pas à l'aise lorsqu'elle devait s'adresser à quelqu'un d'extérieur au village, elle s'était abstenue.

— Il doit quand même connaître Rutger, déclara Elida à Tilda.

— Ça en a tout l'air, répondit Tilda. Rutger est peut-être même allé à Stockholm.

— On ne sait jamais, surenchérit Tilda : il est même allé à l'étranger.

— Oui, et en plus, il connaît leurs langues ! s'exclama Elida avec fierté.

Rutger avait envoyé une carte postale de Thaïlande à ses sœurs et même si elle avait jauni et était désormais couverte de crottes de mouches, elles l'avaient laissée sur le miroir de l'entrée en guise de témoignage de la réussite de leur frère.

Leur nouveau voisin avait dû avoir aussi du succès dans la vie, car un mois après son emménagement dans la maison de Lantz, les lieux étaient presque méconnaissables. On avait changé les fenêtres et un dallage au beau motif courait sur les allées autour de la maison. De plus, des jardinières emplies des plus belles fleurs imaginables ornaient toutes les fenêtres.

— Il est sûrement riche, déclara Tilda un soir alors que les sœurs équeutaient des groseilles à maquereau.

— L'épicier m'a dit qu'il avait trois anneaux en or aux doigts, répondit Tilda avec une telle excitation qu'elle en laissa tomber une groseille non nettoyée dans les fruits sains.

Tilda s'en rendit évidemment compte, ce qui sauva la conversation pour quelques instants supplémentaires.

— La confiture peut être amère si des moucheron se retrouvent dans le saladier, commenta-t-elle sur un ton âpre.

— Mais non, pas pour une.

— Si. Et puis imagine si c'est précisément le bocal contenant la groseille sale qui se retrouve sur la table du petit déjeuner lorsque Rutger et sa famille nous rendront visite.

Elida dut admettre que ce serait une catastrophe, mais Rutger venait si rarement que la récolte de cette année aurait sans doute été consommée avant sa prochaine visite.

De la fenêtre de la cuisine du 13/83, à Borrby, on pouvait voir la maison de Lantz, et c'était juste à côté de cette fenêtre que Tilda et Elida préparaient leurs groseilles. Au cours du mois qui venait de s'écouler, elles avaient passé beaucoup de temps à cet endroit et les plates-bandes le long de la haie n'avaient pas été aussi bien entretenues depuis de nombreuses années. On aurait dit qu'elles avaient tout doucement commencé à changer leurs habitudes, même si ni l'une ni l'autre ne l'aurait avoué.

Comme, pour ainsi dire, elles suivaient tout ce qui se passait dans la maison de Lantz, elles avaient également appris à connaître les habitudes de leur voisin, ce qui se révélait utile. Cette histoire de puits, par exemple. Avant, les sœurs allaient puiser leur eau à midi, ou pour plus de précision, à 12 h 25, juste avant leur collation de la mi-journée, mais elles ne pouvaient désormais plus s'y risquer à cet horaire, de crainte que le voisin ne les repère. En conséquence, après de méticuleuses observations, elles avaient noté que tous les soirs, vers 17 h 00, partait acheter son journal à la boutique p et elles profitaient de son absence pour aller s'approvisionner en eau.

Le vieux puits, qui n'avait jusque-là été qu'un puits, avait à présent une tout autre allure. On avait peint son couvercle dans le même vert prairie que l'herbe qui l'entourait et, comme si cela ne suffisait pas, on avait en plus planté des fleurs au-dessus. Pas directement sur le couvercle, bien sûr, mais dans une marmite. L'une de ces marmites en fonte dont les sœurs Svensson se servaient pour faire cuire leur steak du dimanche. Les vacanciers étaient vraiment des gens bizarres, qui détournaient tous les objets de leur utilisation correcte. Ils mettaient également des fleurs dans les grandes bassines en cuivre censées servir à se laver. Et même dans des cafetières ! Comme l'épicier vendait des beaux pots en plastique blancs, les sœurs Svensson ne comprenaient pas pourquoi ces gens-là éprouvaient le besoin de mettre leurs ustensiles de cuisine dans le jardin et d'y planter des fleurs.

Enfin bref, aller chercher de l'eau était devenu une source de préoccupations. Pour commencer, il avait fallu adapter l'horaire. Ensuite, il s'agissait de déplacer les fleurs avec précaution et, pour finir, de refermer le couvercle avec délicatesse pour ne pas écailler la peinture verte.

Lorsque l'heure approchait d'aller au puits, Tilda était toujours prise de crampes. Et des élancements dans le bras gauche, des vertiges, des nausées. Une certaine irritation avait commencé à affleurer entre les sœurs qui avaient jusqu'alors toujours vécu en symbiose.

Au bout de la septième semaine de l'été, les demoiselles s'accordèrent sur la nécessité d'aller parler du puits à leur voisin.

Le soir convenu était l'une de ces véritables soirées d'été. Les mouches restaient immobiles dans l'air ; le bidon d'eau de pluie était vide depuis longtemps, et il régnait un tel silence que lorsqu'on parlait, les mots résonnaient comme s'ils voulaient qu'on les prononce de nouveau, et ils ne parvenaient pas à leur destinataire à cause du calme compact qui emmurait toute chose. Les diptères s'agitaient encore plus que d'habitude sur le papier tue-mouches et leur danse macabre et vrombissante s'accompagnait des crépitements de la dernière bûche dans le poêle : le gros morceau de bois plein de vie

qu'on avait mis à brûler à peine dix minutes plus tôt et qui ne tarderait pas à être réduit à quelques malheureuses braises.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ? s'enquit Tilda, inquiète.

— Qu'il doit nous laisser puiser de l'eau, tiens ! répliqua Elida.

— Vas-y, répondit Tilda, pendant ce temps je préparerai le café et les biscottes.

— Oh ! Tu ne devrais pas te surmener comme ça, rétorqua Elida sur un ton ironique. Tu as eu des élancements dans le bras gauche aujourd'hui. Vas-y, toi, je m'occupe du café.

Le bourdonnement des mouches prises au piège du ruban s'était tu avant que les sœurs n'aient réussi à se décider. La plaque du poêle avait refroidi en émettant ses trois craquements usuels et à ce stade, les dents des demoiselles Svensson auraient déjà dû reposer dans le verre, sur le fourneau, leur café bu, et le tiroir de la banquette tiré.

À 21 h 00, Tilda et Elida sortirent de chez elles ensemble, puis se dirigèrent vers la maison de Lantz d'un pas hésitant. Elles avaient toutes deux enfilé leur robe du dimanche et avaient jeté un coup d'œil dans le miroir de l'entrée, celui sur lequel elles avaient glissé la carte de Rutger.

Leur nouveau voisin s'appelait Alvar Klemens. Tilda et Elida lui donnaient la soixantaine. Il était originaire de Sundsvall et dirigeait un bureau.

Au moment où Elida avait demandé quand sa femme allait arriver, Tilda lui avait donné un coup de pied dans la jambe avec sa pantoufle en cuir au talon en liège. Par la suite, Elida s'était défendue en affirmant qu'il avait l'air marié et en que ce n'était pas par curiosité à l'égard de son statut conjugal qu'elle avait posé la question. Tilda lui avait alors rappelé l'opinion du forgeron Svensson sur la curiosité et Elida avait éprouvé une légère honte. Pour autant, les deux dames avaient paru ravies lorsque Klemens leur avait expliqué qu'il était célibataire.

Klemens était un bel homme, ça, chacune des sœurs l'avait constaté en silence. Et puis, il était sympathique. Il leur avait offert un verre d'un alcool qui leur avait semblé plus fort que le vin cuit et le sherry. Il leur avait ensuite assuré que ses deux voisines pouvaient aller puiser autant d'eau qu'elles le voulaient, quand cela leur convenait.

Elida et Tilda s'étaient assises bien droites dans le beau canapé orné de motifs en médaillons, et elles s'apprêtaient à se lever pour rentrer chez elles lorsque Klemens avait demandé :

— Une dernière petite tisane ?

Puis il leur avait servi un second verre d'alcool fort sans prêter attention aux protestations de ses voisines. Tilda avait essayé de lire l'étiquette, mais elle n'avait vu la mention « tisane » nulle part. De toute façon, elle ne comprenait rien de ce qui était écrit parce que c'était dans une langue étrangère, mais elle se dit que ça s'appelait peut-être de la tisane en suédois.

— C'est gentil de votre part, monsieur Klemens, de nous laisser traverser votre terrain pour aller chercher de l'eau.

— Aucun problème, répondit Klemens en riant. Et, s'il vous plaît, appelez-moi Alvar.

Les deux sœurs s'inclinèrent poliment et si bas que leur dos jusque-là si droit ressemblait à présent à une flèche de profil.

— Est-ce que vous recyclez le papier ici ? s'enquit Alvar, et les deux sœurs le regardèrent sans comprendre. Je veux dire une société qui le récupère pour qu'il soit réutilisé. On est vite débordé, ajouta-t-il en désignant une pile de journaux sur le bureau.

Il n'y avait pas seulement des quotidiens, mais également des magazines en couleurs. Les demoiselles s'étonnèrent qu'Alvar ait déjà accumulé autant de journaux en si peu de temps.

— On se sert des journaux pour allumer le poêle, répondit Elida qui ne comprenait pas qu'on puisse jeter des choses aussi utiles.

— Si vous en avez besoin, prenez-les, lança Alvar avec gaieté. Je serais ravi d'en être débarrassé.

Tilda comme Elida avaient la tête qui tournait un peu, mais elles ignoraient si c'était à cause de cette offre généreuse ou du spiritueux dans leur verre. Il s'agissait de grands verres avec de beaux pieds hauts qu'Alvar avait posés sur de jolis napperons pour éviter qu'ils ne laissent des traces sur la table. En fait, les sœurs auraient dû s'être éclipsées depuis longtemps, mais elles n'osaient pas vider leur verre trop vite, car elles étaient conscientes que cette tisane était forte. Elle brûlait vraiment en passant dans la gorge et enflammait ensuite les joues. Presque comme le soir sous la tonnelle avec Erik, pensa Tilda, et elle se sentit soudain vraiment euphorique.

Avant que Tilda et Elida ne finissent par prendre congé, Alvar affirma que leur visite lui avait fait plaisir et qu'il espérait qu'ils se reverraient.

Les semelles de leurs pantoufles en cuir leur semblaient instables et les demoiselles avaient encore les pommettes en feu lorsqu'elles rentrèrent chez elles d'un pas mal assuré, chacune un paquet de journaux sous le bras.

C'était la première fois en quatorze ans qu'elles allaient toutes les deux au lit sans avoir bu de café ni mangé de biscottes. C'était également la première fois depuis quatorze ans que Tilda et Elida continuaient à discuter après s'être couchées.

— Tu as vu les anneaux en or ? s'enquit une Elida sans dents.

— Oui. Ces directeurs de bureaux doivent bien gagner leur vie.

— Je me demande combien de bureaux il faut vendre avant de devenir directeur de bureaux, reprit Elida.

Non, les sœurs Svensson n'étaient pas idiotes, mais les modernités de la vie professionnelle comme ses sous-directeurs et ses orthophonistes leur échappaient.

Cela ne les empêcha pas de bien dormir cette nuit-là. Après tout, elles pouvaient maintenant aller chercher de l'eau à volonté et elles avaient récupéré assez de journaux

pour un bon bout de temps. Elles étaient si excitées qu'elles ne s'aperçurent même pas qu'elles avaient oublié de recouvrir d'eau leurs dentiers béants.

